

GARY VICTOR

NUIT ALBINS

ROMAN

MÉMOIRE
D'ENCRIER



Gary Victor

NUIT ALBINOS

Roman

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

DU MÊME AUTEUR CHEZ MÉMOIRE D'ENCRIER

Cures et châtements, Mémoire d'encrier, 2013.

Collier de débris, Mémoire d'encrier, 2013.

Maudite éducation, Mémoire d'encrier / Philippe Rey, 2012.

Je ne savais pas que la vie serait si longue après la mort, dir. Mémoire d'encrier, 2012.

Soro, Mémoire d'encrier, 2011.

Saison de porcs, Mémoire d'encrier, 2009.

Treize nouvelles vaudou, Mémoire d'encrier, 2007.

Chroniques d'un leader haïtien comme il faut, Mémoire d'encrier, 2006.

*À mon défunt chien albinos Sam, qui, une nuit
de la Saint-Sylvestre, sema effectivement
la panique dans les rues de Pétion-Ville.*

La fusée, armée par quelques garnements, arriva par-dessus le grand flamboyant qui, de sa masse végétale imposante, donnait l'accolade à la partie arrière du presbytère. Elle décrivit une ellipse étincelante au-dessus de la haute croix de l'église Saint-Jean-Bosco avant d'exploser en une multitude d'arcs-en-ciel. Une coupure d'électricité plongea le quartier, colonisé par un marché tentaculaire, dans le noir. Les marchandes de tissus, de souliers et de jouets, qui occupaient *manu militari* le trottoir longeant le mur protégeant l'église et qui, quand il n'y avait pas de service religieux, exposaient leurs produits accrochés à la grande barrière en fer forgé livrant passage au lieu saint, furent les premières à l'apercevoir. Un chien, mon Dieu ! si immense qu'on aurait cru une bourrique ou un bœuf. Il était tout blanc, certainement albinos, le poil ras, les oreilles pointues dressées vers le ciel, pareilles aux cornes de Satan. Sa langue rose, dégoulinante de bave, pendait jusqu'au sol, s'appêtant sans doute à laper tout ce qui se trouvait à sa portée. Comme il était assis semblable à un cerbère, répertoriant de ses regards ses futures

victimes – c'est-à-dire les chrétiens vivants s'agitant dans la cohue du marché –, on voyait son énorme sexe sanguinolent extirpé de sa gaine. Ce qui sauva la vie des commères, du moins c'est ce qu'elles racontèrent par la suite, fut les yeux de l'animal. Des yeux d'où fusaient des éclairs tantôt verts, tantôt pourpres. Madame Jacques, la marchande de fritures, postée de l'autre côté de la rue, qui s'était constitué depuis vingt ans une clientèle parfois sélecte grâce au goût incomparable de ses acras et de ses pâtés – il faut dire aussi que toute la cohorte charismatique dont elle était le chef incontesté se nourrissait chez elle, vu qu'elle accordait généreusement crédit à tous ses coreligionnaires –, poussa un cri qui eut la vertu de mettre en branle les cloches de l'église : «Le Diable!» Le chien se déplaça sur le mur en hurlant à la mort, attirant ainsi l'attention de ceux qui ne s'étaient encore pas rendu compte de sa présence. Le *kouri* commença devant le portail de l'église. Les marchandes de tissus, de souliers, de *pèpè*, ameutèrent celles qui vendaient des ustensiles de cuisine, lesquelles vinrent tomber sur celles qui étalaient sur le trottoir riz, haricots, légumes, épices et fruits. L'épouvante, née dans la rue, s'engouffra dans les allées surchargées du marché. Les fuyards, visages déformés par la peur, bousculaient tout sur leur passage. Comme on voulait s'informer de la raison du *kouri*, ils n'arrivèrent à articuler que trois syllabes : «Un chien blanc!» ou encore : «Un diable blanc!» Cela suffit pour que marchandes, marchands, acheteuses et acheteurs vident les lieux. La rumeur surgit du marché et vint dévaler sur la petite place où

stationnaient autobus, cars, tap-tap desservant les localités environnantes. La panique poussa des amas de gens à se battre pour s'asseoir dans les véhicules. Un prédicateur en haillons, peut-être un fou – il y en avait un nouveau chaque jour dans les rues – brandissant une bible, hurla de sa voix de fausset: «Le chien blanc est arrivé! Repentez-vous, fornicateurs impénitents!» Des chauffeurs angoissés démarrèrent en trombe malgré les luttes sauvages aux portières pour une place salvatrice. Un éclair zébra le ciel. Un roulement de tonnerre pourtant lointain ébranla la ville. Un infarctus terrassa Madame Jacques. Personne ne s'arrêta pour lui porter secours. Le chien blanc dans la cité, le salut des âmes était dans la fuite.



Sully Mitchell était né joueur. Il le resterait à tout jamais. Tout jeune, il faisait l'école buissonnière pour aller lancer les quelques pièces de monnaie que lui donnait régulièrement sa tante sur les tables des croupiers installés au Champ-de-Mars dans les environs du Ciné Paramount, l'une des salles de cinéma qui drainait encore du beau monde au centre-ville. Il était non seulement joueur, mais bagarreur. Ce n'était pas trop un défaut pour quelqu'un qui aimait traîner dans les rues à jouer à toutes sortes de jeu de hasard. Sully s'était battu contre pas mal de voyous au Champ-de-Mars et à la Grand-Rue, soit parce qu'on tentait de lui soutirer ses gains au jeu, soit parce qu'on le traitait de peau à l'envers, car il était né albinos. Toujours la victoire lui souriait

lors de ces bagarres, même s'il gardait pas mal de cicatrices dues à des blessures qu'il ne pouvait pas alors cacher à sa tante. «Tu t'es encore battu à l'école, grondait la vieille. Pourquoi donc n'ai-je pas plutôt eu une nièce? Les garçons sont trop difficiles à éduquer.» Lui ne protestait pas, expliquant seulement qu'il était bien obligé de se défendre. «Je ne veux pas qu'on me traite de peau à l'envers.» Sully, bien sûr, était un sujet de curiosité et de railleries à l'école en raison de sa particularité. «C'est Dieu qui a voulu que tu naisses ainsi, Sully, disait la vieille femme. Laisse tes camarades jacasser. La couleur de ta peau est peut-être une bénédiction.» Sully amadouait toujours la vieille dame. En dépit de sa passion du jeu, il ramenait inmanquablement à la maison à chaque fin de mois un carnet de notes le plaçant parmi les quatre meilleurs de la classe.

Joueur et bagarreur, ce tempérament il le garda. Le besoin constant d'argent le conduisit, quelques années plus tard, vers ces réseaux souterrains qui permettent à tant d'Haïtiens de s'extraire de l'enfer de la lutte pour la survie au quotidien. Il sut profiter de la solidarité entre joueurs pour devenir garde du corps d'un ministre influent et puissant, laissant ainsi tomber ses études de droit. De cette position, il se fit partout des amis. Il se lia d'amitié avec les trafiquants de drogue avec qui le ministre faisait souvent affaire. Rapidement, il tenta de faire cavalier seul. Mais son amour du jeu bouffait son argent. C'est pour cela qu'il se permettait de risquer toujours plus gros. Son dernier coup, il ne s'en était jamais cru capable. Il avait traité directement avec des Colombiens en

arrivant à leur faire croire que leur client habituel, Milton, un commissaire de la Police nationale, était politiquement hors jeu. Il avait pu ainsi récupérer une livraison de Medellín initialement destinée à ce haut gradé pour la revendre en l'espace de quelques heures à la moitié de sa valeur marchande. Il n'avait pas eu le choix. Il devait vite se débarrasser de cette prise encombrante. Il s'était retrouvé avec 500 000 dollars américains en poche. De quoi mettre n'importe qui en Haïti ou ailleurs à l'abri du besoin. Sauf que, pour lui, le jeu était un trou sans fond qui englobait à la vitesse de la lumière tout ce qu'il gagnait. Il avait retardé d'un jour sa fuite en République dominicaine pour pouvoir jouir d'une nuit dans son casino préféré à Pétion-Ville, jugeant que Milton n'aurait pas le temps de découvrir ce qui s'était passé dans les environs d'un petit village sur la côte sud-est d'Haïti.

— Tout sur le 31 annonça Sully, en avançant son paquet de jetons.

Il mettait en jeu 25 000 dollars. L'une des putes de luxe du casino vint se presser contre lui, son visage presque sur le sien. Elle lui glissa même une langue chaude et salivante dans le creux de l'oreille. Sully la repoussa. Quand il était possédé par le démon du jeu, rien ne l'intéressait plus. Tous ses sens étaient anesthésiés. Le croupier lança la roue. La respiration des joueurs et des spectateurs s'arrêta. C'était le moment préféré de Sully. Sa drogue à lui ! Son corps réclamait constamment l'adrénaline que lui injectaient les spirales de la petite boule blanche

survolant les numéros rouges et noirs. Il avala d'un trait le whisky de son verre pendant que la roue ralentissait, la boule hésitant entre le 27, le 28 le 29, le 30... Quand elle s'arrêta sur le 31, Sully resta immobile, la respiration suspendue pendant quelques secondes. Une décharge de plaisir jaillit le long de sa colonne vertébrale. Le croupier, une charmante jeune femme, lui fit à la fois un sourire et un clin d'œil: une manière de lui faire comprendre qu'elle était partante si, à la fermeture du casino, il préférerait miser sur un tapis tout aussi agréable. Sully rafla ses jetons, prêt à doubler la mise: 50 000 dollars!

Ce fut alors qu'il perçut une agitation du côté de la grande porte d'entrée du casino. Il crut tout d'abord à un gain concédé par les multiples machines à sous devant lesquelles s'agglutinait une humanité bigarrée et trépidante. Les écrans aux murs annonçaient toujours que la cagnotte augmentait sans que personne ne puisse aligner les chiffres ou les figures fatidiques. Sully vit deux agents de sécurité qui avançaient dans sa direction, flanqués de trois hommes aux mines patibulaires, portant des vestes sous lesquelles on pouvait facilement deviner un arsenal meurtrier. Sully reconnut bien vite parmi eux un des tueurs à la solde de Milton. Il fourra ses jetons dans l'une des poches de sa veste et fonça vers le comptoir où on distribuait les jetons. Ceux qui visiblement le recherchaient le repèrent à ce moment. Des armes jaillirent comme par magie dans leurs mains. Sully bouscula les joueurs qui se pressaient en quête de jetons et sauta par-dessus le comptoir, à la grande surprise des trois

jeunes femmes derrière les caisses électroniques. L'un des hommes de Milton fit feu sans se soucier des joueurs et de l'assistance, ce qui provoqua la panique dans l'enceinte du casino. Sully se catapulta vers une porte qu'il ouvrit facilement pour se retrouver dans un couloir qui le conduisit jusqu'aux cuisines où on préparait la nourriture pour les joueurs s'appêtant à passer la nuit de la Saint-Sylvestre à tenter la chance. Un agent de sécurité essaya de lui barrer le chemin. Sully l'envoya au sol d'un coup du tranchant de la main à la carotide. Il s'orienta rapidement, trouvant la sortie vers le stationnement utilisée seulement par les employés du casino. Il était hors de question de récupérer sa voiture.

Les pieds à peine dehors, un coup de feu retentit. Il entendit la balle siffler tout juste à quelques millimètres de son front. Il plongea derrière une auto, rampant désespérément vers un mur de clôture. Il pensait passer par-dessus avant que le gros de la troupe de Milton ne rapplique. Quelqu'un cria :

— Tu n'as aucune chance de t'échapper, Sully!
Rends-toi!

Mais il savait ce qui l'attendait s'il tombait entre les mains de Milton. Tous ceux qui avaient trahi le commissaire ou cru pouvoir se faire du fric sur son dos étaient morts sauvagement. Le truc préféré de Milton : faire exploser la tête en choisissant la meilleure hauteur pour y laisser tomber dessus un bloc de béton. Quand il était de mauvaise humeur, Milton se contentait d'arracher les couilles avec un couteau de chasse avant

de mettre les tripes à l'air. Il vous regardait alors mourir en vous fixant droit dans les yeux.

— Rends-toi, Sully! cria encore une voix. Milton veut seulement que tu lui remettes sa marchandise!

Sully se releva. Désespérément, il courut vers le mur, misant sur ses qualités athlétiques. Il atteignit la clôture. Une rafale de M-16 mal ajustée fit exploser le pare-brise d'une Mustang. Au moment où il passait par-dessus le mur, Sully ressentit une intense brûlure à l'épaule gauche. Il tomba de l'autre côté, sur un gazon mouillé par la brève averse du début de soirée. Il se releva rapidement. Un doberman venait vers lui en sautant de joie, pareil à un chien heureux de revoir son maître. Il étendit la main et caressa la tête de la bête qui se laissa faire en grognant de plaisir. Les chiens, même les plus méchants, lui témoignaient toujours une affection sans borne. Sully vit une barrière ouverte. Deux jeunes femmes étaient assises dans une décapotable Mercedes dont le moteur tournait déjà. La place du conducteur était encore vide. Un mulâtre au ventre rebondi s'approchait du véhicule en sifflotant, faisant virevolter le porte-clés sur son doigt. Constatant la présence de l'albinos et croyant sans doute qu'il s'agissait d'un voleur, les jeunes femmes se mirent à hurler. Le mulâtre, apercevant à son tour Sully, dégaina un impressionnant Magnum. Sully se précipita vers la rue. Le mulâtre, comprenant que l'albinos n'avait plus d'intention hostile à son égard et à celui des deux femmes dans l'auto, renonça à faire feu.



— Ils auraient pu faire l'effort d'éclairer les rues, cette nuit, glapit Rosana, debout, ses gros seins balançant leur graisse, menaçant de faire exploser le chemisier presque transparent qu'elle portait.

Les autres putes, qui étaient cinq à avoir pris d'autorité possession du mur devant un immeuble moderne à l'entrée de Pétion-Ville, lequel logeait l'une des plus grandes banques du pays, firent semblant de ne pas l'entendre. Rosana était la plus ancienne du groupe. Aussi la plus vieille. Elle n'arrivait plus à se faire des clients, ses dernières « pratiques » ayant choisi, pour diverses raisons, de se réfugier soit aux États-Unis, soit au Canada. Ses consœurs cotisaient maintenant pour permettre à Rosana de survivre, car celle-ci était, d'une certaine manière, leur porte-bonheur. En l'absence de la grosse femme, les clients se faisaient rares. Sa présence attirait, on ne savait pourquoi, vu qu'ils ne venaient plus pour elle, les clients. Couple de bourgeois vicieux en quête de partouze d'un genre particulier, étrangers assoiffés d'émotions fortes, petits vieux prêts à déboursier une fortune pour goûter l'espace de quelques minutes à un semblant de plaisir depuis longtemps oublié, obsédés sexuels ratissant les nuits de Pétion-Ville, fêtard désireux de conclure leur party, policiers réclamant gratis ou avec gros rabais en échange de protections fictives.

— Dis quelque chose, toi, insista Rosana en se laissant presque choir sur La Bella.

La Bella était la plus belle des putes de ce coin : une superbe griffonne qui aurait pu tourner la tête à n'importe quel jeune homme de bonne famille. De haute taille, mince, un client prétendait qu'elle ressemblait à une princesse à la cour de la Reine de Sabbat. Originaire de Fond-des-Nègres, une petite localité au sud d'Haïti, La Bella avait débarqué à Port-au-Prince à quinze ans avec son père. Elle avait été très vite remarquée par un bourgeois propriétaire d'une entreprise textile. Il avait pratiquement acheté La Bella à son père pour l'installer dans un petit studio à Pétion-Ville. L'idylle avait duré trois ans. Après trois avortements, La Bella avait accouché d'une petite fille. Sous l'emprise de l'entrepreneur, elle avait connu la drogue, et participé malgré elle – son homme la violentait – à pas mal de trucs bizarres. Il mourut dans des circonstances louches, assassiné par trois hommes ayant pénétré par effraction dans l'appartement. Ces hommes étaient repartis sans faire de mal à La Bella et sans rien emporter. Elle fit huit mois de prison, la famille de l'entrepreneur l'accusant d'être de mèche avec les meurtriers. Elle s'en était tirée grâce à la faveur d'un ministre qui l'avait vue lors d'une visite au pénitencier, organisée par une association de défense des droits des détenus. Une autre histoire, une autre parenthèse, puis La Bella s'était retrouvée sur les trottoirs pour subvenir à ses besoins.

— Je n'aime pas cette nuit, dit La Bella en serrant son châle contre ses épaules.

Rosana la pressa contre elle. Elle ressentait une grande tendresse pour La Bella, ce qui faisait

un peu jaser les autres, qui se demandaient si Rosana n'avait pas des élans amoureux pour la jeune femme.

— Il fait frais, remarqua Rosana. Il va peut-être pleuvoir. Nous risquons de revenir chez nous sans un sou en poche.

Une voiture arrivait. Rosana se leva, écartant son chemisier pour laisser entrevoir ses énormes nichons. Le véhicule passa en trombe, ses occupants n'ayant pas un seul regard pour Rosana et les autres femmes.

— Espèces d'impuissants! hurla Rosana en faisant un doigt d'honneur en direction de la voiture qui disparaissait dans l'obscurité.

— On dirait qu'ils sont tous pressés ce soir, observa la Bella.

— Ils doivent se rendre à une fête, dit une des autres putes. C'est la dernière nuit de l'année.

— Non, fit La Bella en humant la nuit. Il se passe quelque chose.

À ce moment, Rosana, pétrifiée sur place, poussa un hurlement qui leur glaça le sang. Elle montrait du doigt quelque chose dans le noir, dans la petite ruelle où, de jour, s'alignaient les tap-tap desservant la capitale. Le hurlement de Rosana ne s'arrêtait pas. Un hurlement qui figeait tout autour d'elle. Un hurlement qui rendait l'obscurité plus poisseuse, plus menaçante. La Bella fut la première à voir la raison du hurlement de Rosana. Une chose blanche avançait dans le noir. Une chose dont les yeux lançaient des éclairs verts

et pourpres. Un chien ? Mais elle n'avait jamais vu un chien aussi énorme. C'était quoi cela ? La Bella, qui était connue pour son sang-froid, réfléchit à la vitesse de l'éclair. On était la nuit de la Saint-Sylvestre... Une heure avant le passage au Nouvel An ! Un diable en quête d'âme ! La Bella secoua Rosana qui revint à elle, comprenant que hurler n'était pas la bonne solution pour faire face au danger. Les deux femmes prirent leurs jambes à leur cou, sans se préoccuper des autres filles qui avaient de toute manière fui quelques secondes avant elles.

♦

Sully marchait rapidement, serrant les dents pour contrer la douleur qui fusait de ses épaules. Il avait été atteint par un projectile. Il ne savait pas si la balle était restée logée dans sa chair ou si elle était ressortie. Il saignait. Il devait à tout prix trouver quelqu'un pouvant lui prodiguer les premiers soins, au moins pour arrêter l'hémorragie. Il était hors de question de tenter de récupérer sa voiture. Les hommes de Milton devaient surveiller le stationnement. Tout en marchant, Sully composa sur son téléphone portable le numéro de son appartement. Il devait avertir Mireille, la femme avec qui il vivait pour le moment. On décrocha.

— Mireille !

— Mireille est morte, rugit une voix. Tu aurais intérêt à te rendre immédiatement avec notre marchandise si tu ne veux pas connaître le même sort.

— Salaud! hurla Sully.

Il coupa la communication. Des gens passèrent devant lui en courant comme s'ils fuyaient, lançant des appels à la protection divine. Sully ne fit pas attention à eux. Milton et ses hommes avaient eu Mireille! Il suffoqua presque de colère, jurant intérieurement de se venger dès que l'occasion se présenterait. Il était né bagarreur. Il n'allait pas se laisser avoir aussi facilement. Mais, maintenant, il devait se mettre à couvert. Surtout, soigner son épaule. Le sang coulait toujours. Il fit l'effort d'avancer rapidement, remerciant Dieu de cette panne d'électricité qui affectait la ville et qui faisait de tout un chacun un anonyme en cette nuit de la Saint-Sylvestre. Il entendit un grondement derrière lui. Une motocyclette. Pas celle de la police. Un taxi-moto! Il se mit au milieu de la route en faisant signe au conducteur de s'arrêter. Ces motocyclettes étaient des tap-tap d'un genre particulier. Plus rapides, plus chers et parfois moins sûrs. Leurs conducteurs étaient quelquefois des casse-cou ou des bandits prêts à vous détrousser.

— Je ne vais nulle part, lança l'homme sur la moto. Ne savez-vous pas ce qui se passe?

— Quoi donc? demanda Sully.

— Il y a un chien blanc dans les rues. Il prend les âmes des gens.

— Je dois aller à Jalousie, insista Sully. J'ai de quoi payer.

— Je ne risque pas mon âme pour quelques gourdes, dit l'homme en faisant rugir le moteur de sa machine.

Volcaniques : une anthologie du plaisir, collectif dirigé par
Léonora Miano

Le bout du monde est une fenêtre, Emmelie Prophète

Manhattan Blues, Jean-Claude Charles

Le parfum de Nour, Yara El-Ghadban

Le jour de l'émancipation, Wayne Grady

Le petit caillou de la mémoire, Monique Durand

Bamboola Bamboche, Jean-Claude Charles

GARY VICTOR NUIT ALBINOS

Nuit de la Saint-Sylvestre. Sam, le chien albinos, *envoyé par le diable pour décimer le genre humain*, règne sur tout le territoire alors qu'une sordide affaire de drogue oppose Sully Mitchell au commissaire Milton. La ville fabrique sa machine à rumeurs, à chimères et à solitudes. Tout un peuple aux abois s'abandonne aux fantasmagories des tropiques. Gary Victor a l'art de planter son récit dans ces zones interlopes où tout se délite.

Quand la frontière entre l'imaginaire et le réel cesse d'exister, le chimérique a préséance sur tout. Le quotidien est alors colonisé par la folie, les ombres et les fantômes.

Romancier, scénariste et journaliste, Gary Victor est né à Port-au-Prince. Il est publié en Haïti, au Canada et en France. Il a reçu de nombreuses distinctions dont le Prix du livre insulaire, le Prix RFO du livre, le Prix de L'Association des Écrivains de Langue Française, le Prix Casa de las Americas et le Prix Carbet des lycéens.